

On aime ☆☆☆☆☆ Pas du tout ★☆☆☆☆ Un peu ★★☆☆☆ Bien ★★★☆☆ Beaucoup ★★★★★ Passionnément ★★★★★ A la folie



HUMEUR

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

## Mon horoscope est radieux, ouf !

J'en connais qui foncent toutes les semaines sur l'horoscope inclus dans leur magazine. Certains y croient d'ailleurs tellement qu'ils se jettent sur tout ce que l'édition et la librairie leur offrent de paranormal, de médiumnité, d'astrologie, de numérologie, de chamanisme. Le secteur ésotérique de l'édition se porte magnifiquement bien : + 7,5 % d'octobre 2021 à septembre 2022. Avec, pour une jeune maison d'édition comme Mama, une progression de 50 % de son chiffre d'affaires. Cette évolution est rapportée par *Livres Hebdo*, qui a réalisé une enquête sur ce phénomène. Une enquête qui montre que les maisons d'édition dédiées à ces genres sont maintenant talonnées par des maisons généralistes, qui y voient des opportunités et créent de nouvelles collections. « Aujourd'hui, les gens assument de consulter un médium, d'avoir eu des flashs ou vécu une expérience paranormale. Ils en parlent sans avoir peur de passer pour des hurluberlus », précise Cathy Selena, du groupe Tredaniel, reprise par *Livre Hebdo*. Et Tigrane Hadengue, co-fondateur de Mama, se dit frappé de voir un lectorat de plus en plus jeune. « C'est qu'on vit dans une grande période de confusion », explique Jérôme Oliveira, éditeur de la collection L'Aventure secrète chez J'ai Lu. Covid, réchauffement, Ukraine, crise éco : la vie est pleine de questions. Et certains cherchent les réponses dans ces spiritualités et ces magies-là. S'ils y trouvent du réconfort...

## agenda



Emmanuel Tourpe. © MATHIEU GOLLINWAUX

**François Wathelet et Sophie Weverbergh** sont le samedi 17 aux Matins du Livre, au CC de Huy à 10 h 30, avec respectivement *Constellations d'un autre ciel* (auto-édité) et *Précipitations* (Verticales). **Stefan Liberski, Jacques Richard et Pierre de Muelenaere** sont aux Rendez-vous de la Luzerne, à Schaerbeek, le samedi 17 à 17 h. Liberski propose *Teo Malgré*, Richard *La Course* et de Muelenaere, leur éditeur d'Onlit, ses travaux de gravure. pascal-toussaint@telenet.be **Clara Lodewick** dédicace *Merel* (Dupuis) le samedi 17 décembre de 15 à 17 h chez Filigranes à Bruxelles. **Tanguy Dumortier** y propose *Notre jardin extraordinaire* (Kennés) le dimanche 18 dès 13 h. **Emmanuel Tourpe** présente *Un temps pour rêver & un temps pour agir* (Racine) le mardi 20 dès 18 h. Et **François Morel** *Grâces matinales* (Bouquins) le mercredi 21 dès 15 h. **Jean-Marie Klinkenberg et Laurent Demoulin** dédicacent la réédition revue et augmentée de *Petites Mythologies légésoises* (Tetras Lyre) le dimanche 18 dès 13 h chez Pax à Liège.

## ABONNÉS



Le Soir et Premier Chapitre vous offrent de lire les premières pages d'une partie des livres de ce supplément sur notre site.



ROMAN



Nous avons traversé l'enfer

★★★★☆  
JWAN AWARA  
Traduit du kurde  
par Ruya Marcou  
Michalon  
310 p., 21 €  
ebook 15,99 €

# « Je veux porter la voix des femmes oubliées »

« Nous avons traversé l'enfer », disent Janfida, Sari, Sharo, Anny, prisonnières dans les souterrains de la guerre au Kurdistan et en Irak. Jwan Awara raconte leurs histoires avec cœur et poésie.

ENTRETIEN

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Jwan Awara est kurde, poète, écrivaine. Elle est aujourd'hui installée à Lyon. *Nous avons traversé l'enfer* est son premier roman traduit en français. Traduit d'ailleurs par sa fille, Ruya Marcou. Le personnage principal est Janfida Baraman, une juge irakienne d'origine kurde. En 2010, elle revient en Irak après avoir passé trois ans en France et retrouve son pays dévasté après l'intervention américaine. Elle est aussitôt enlevée par les rescapés du parti Baas qui veut reprendre le pouvoir par les armes. Dans les souterrains où on la détient, elle rencontre d'autres femmes, comme elle enlevées, devenues ouvrières, chargées de fabriquer des bombes, esclaves sexuelles, battues, torturées.

Avec ce roman, on plonge dans un monde extraordinairement différent du nôtre. Le récit est parfois difficile à brasser, tant les histoires s'ouvrent sur d'autres histoires, mais plus on avance dans le livre, plus la nage est aisée et plus on découvre l'horreur, plus elle devient insoutenable. Avec un réalisme dur, une poésie et une narration très orientales, Jwan Awara donne à ces femmes et à toutes les autres une parole qu'on leur a trop longtemps ravie.

Ce sont des histoires tristes, celles de ces femmes. Normal : elles survivent dans des conditions épouvantables, c'est la réalité de ce qui s'est passé et de ce qui se passe là-bas. Mais elles sont fortes, puissantes, courageuses, elles ont envie de s'en sortir, elles ont encore le pouvoir d'imaginer de s'évader, ce sont des combattantes, des femmes debout.

Qu'est-ce qui vous a poussé à raconter ces histoires ?

C'est essentiel pour moi. Parce que j'aimerais que les Occidentaux connaissent notre histoire, celle du Moyen-Orient, du Kurdistan, de l'Irak. J'aimerais qu'on sache quelle est la vie des femmes au Kurdistan, quelle est leur condition. On souffre beaucoup, on a beaucoup de problèmes au niveau social, politique, de la religion, au niveau conjugal aussi. La question des femmes, c'est le sujet essentiel de ce roman.

Un roman basé sur des faits authentiques ?

Il est très proche de la réalité. C'est entre la fiction et la réalité.

Vous-même, vous avez vécu certaines des choses que vous racontez ?

Personnellement, non. Mais j'ai des amis là-bas, j'ai recueilli beaucoup de témoignages parce que je travaille dans une association pour les droits des femmes. Ces histoires, je les connais, malheureusement.

A l'intérieur du récit de Janfida, d'autres histoires s'ouvrent et se racontent. Il y a des histoires derrière les histoires. Est-ce un procédé littéraire



habituel du Kurdistan, d'Irak ?

Oui. Voyez *Les Mille et une Nuits*. Il y a toujours des histoires dans l'histoire. C'est une tradition chez nous : quand on raconte quelque chose, on bifurque vers autre chose.

Parfois, on ne sait plus tellement bien qui parle et cela peut rendre la lecture de votre livre difficile.

Au début, peut-être, oui. Parce qu'il y a beaucoup de femmes, qui racontent chacune leur histoire et des histoires dans leur histoire. Mais on s'habitue et, dès le milieu, c'est plus facile, me semble-t-il. Mais je me devais de raconter tout, et donc aussi de tracer des chemins de traverse. Pour cela, il faut un lecteur attentif, actif, qui ne lâche pas le récit.

Pourquoi avez-vous utilisé le « tu » pour vous adresser à votre personnage principal, Janfida ?

Je suis la meilleure amie de Janfida. Je raconte sa vie et, à travers elle, je raconte les vies d'autres filles. C'est pour ça que j'ai utilisé le « tu ». Pour que le lecteur sache que je ne suis pas loin de l'histoire, que je suis tout près de ces personnages, que je suis au milieu de l'histoire.

Janfida, c'est un personnage réel ?

Ce n'est pas son vrai nom, mais elle existe et elle occupe une position importante au Kurdistan.

La narratrice, celle qui raconte l'histoire

et qui dit « tu », c'est une écrivaine ?

Oui. Janfida lui a raconté cette histoire pour qu'elle soit écrite.

C'est vous ?

Je ne peux pas dire que c'est moi exactement. Mais elle est très proche de moi.

Vous portez dans ce roman la voix des femmes oubliées, victimes de la répression en Irak. Est-ce une métaphore pour toutes les femmes oubliées partout dans le monde ?

Exactement. Les histoires des femmes du Kurdistan, ce sont les mêmes ailleurs. Il y a un lien étroit entre le sort de toutes les femmes. Ce qui se passe au Kurdistan se passe en Iran, en Irak, en Jordanie, en Syrie, en Algérie, en Libye... Ces histoires racontent toutes les situations des femmes dans le monde. Dans mon livre, il y a des filles arabes, arméniennes, turques et même anglaises. Et par ce livre, je veux faire mieux connaître la réalité de

notre histoire, du Kurdistan, du sort des femmes au Kurdistan et ailleurs. Je veux porter la voix de ces femmes oubliées. Je veux que l'Europe l'entende.

Une histoire épouvantable.

Sans aucun doute. Mais une chose est essentielle pour moi dans mon roman. Malgré la violence, malgré ces conditions de souffrance, malgré tout, l'humanité subsiste dans ces femmes : l'humanité, elle est au centre, elle éclaire mon roman.

Jwan Awara : « Malgré tout, l'humanité subsiste dans ces femmes. » © DR